Zeitschrift: Bulletin de la Société des Sciences Naturelles de Neuchâtel
Herausgeber: Société des Sciences Naturelles de Neuchâtel
Band: 12 (1879-1882)

Nachruf: Edouard Desor : 1811-1882
Autor: Favre, L.

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 09.12.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

EDOUARD DESOR

1811-1882

Notice nécrologique, par M. L. Favre, professeur

Le 23 février dernier, s'éteignait à Nice un des membres les plus anciens et les plus distingués de notre Société (1), Ed. Desor, le compagnon et le collaborateur d'Agassiz, le savant géologue qui a pris part à tant de travaux dans les deux mondes, l'archéologue à qui nous devons des publications remarquables, le citoyen généreux qui a légué une partie de sa fortune à notre ville, qui a enrichi notre bibliothèque et notre Musée par le don de ses livres et de ses collections, le Vice-Président qui avait toujours une communication intéressante à nous faire et savait donner de l'attrait à nos réunions, enfin, l'ami que nous avions tant de plaisir à voir au milieu de nous et dont l'abord était toujours si chaud et si cordial.

Sa mort laisse un vide qui ne sera jamais comblé. Son savoir étendu et profond, son activité que l'âge n'avait pu affaiblir, son dévouement complet à la science, ses relations nombreuses, sa fortune dont il faisait un noble usage, le célibat auquel il était

(1) Il a été reçu en 1838.

resté fidèle, lui donnaient une position à part. Arrivé de l'Allemagne dans notre ville, à l'âge de 26 ans, il est devenu Neuchâtelois, et a pris une part active aux affaires publiques, mais sa vraie patrie était le monde, et les savants de tous les pays sa famille. Les arbres de sa propriété de Combe-Varin, sur lesquels il inscrivait les noms de ses visiteurs, l'attestent encore aujourd'hui. Cosmopolite à bien des égards, il aimait cependant notre ville qui lui rappelait l'activité de ses jeunes années et les entreprises scientifiques mémorables auxquelles il avait pris part. Ses livres, ses conseils, ses vastes connaissances, ses recommandations toutes puissantes étaient au service de ceux qui voulaient travailler; jamais il ne refusait d'être utile; il encourageait les débutants, leur indiquait les travaux à entreprendre, les sujets à étudier; mais les paresseux, les incapables ne furent jamais ses amis. Il a contribué à fortifier dans notre canton les hautes études en provoquant la création de l'Académie, et s'est occupé avec sollicitude de toutes les questions d'enseignement, depuis l'Ecole primaire jusqu'à l'Ecole polytechnique fédérale, dont il était membre du Conseil.

C'est donc un sentiment d'affectueuse reconnaissance et de pieux regret qui animait notre Société, lorsqu'elle m'a chargé d'écrire pour notre *Bulletin* la notice destinée à perpétuer la mémoire de ce collègue éminent. Pour moi, ce devoir est doux et amer à la fois; la séparation est douloureuse après une amitié de plus de quarante années, et des liens étroits ne se déchirent pas sans tristesse.

* * *

Pierre-Jean-Edouard Desor, né le 13 février 1811, à Friedrichsdorf, près de Francfort sur le Mein, était d'origine française; sa famille avait émigré autrefois pour cause de religion. On trouve encore des Desor, dans le Midi, à Marsillargues, village situé entre Aigues-Mortes et Lunel. Il perdit de bonne heure son père, qui avait eu de graves revers de fortune, mais sa mère, née Foucar, personne distinguée, consacra toute son énergie à l'éducation de ses deux fils. Edouard passa de l'école française de la colonie dans les gymnases de Budinger, de Hanau, puis aux universités de Giessen et de Heidelberg, où il fit son droit. Un mouvement politique auquel il prit part avec de nombreux étudiants ayant avorté, il dut quitter l'Allemagne et se rendit à Paris, où il donna des leçons pour vivre, tout en suivant des cours et en s'occupant de la traduction en français de la géographie de Ritter, qui commençait à faire grand bruit. Un incendie qui consuma l'édition de cet ouvrage lui fit renoncer à cette publication, sur laquelle il comptait pour se faire connaître. C'est alors qu'il passa en Suisse, vint à Berne dans la famille Vogt, qu'il avait vue à Giessen alors que le Dr Vogt, père, était professeur et même recteur de cette université, y rencontra Agassiz, occupé de la publication de ses « poissons fossiles », et en quête d'un secrétaire capable de l'aider dans ses recherches. Il le suivit en cette qualité à Neuchâtel, et devint son commensal et son ami.

C'était en 1837, Desor avait alors 26 ans; il était sans fortune et se souciait peu de gagner de l'argent, mais il était plein d'entrain, d'ardeur, aimait le travail, avait soif d'activité, de science et de vie aventureuse. Il fut servi à souhait. En 1839, son ami

Carl Vogt, qui venait d'obtenir son diplôme de docteur après de brillants examens, vint le rejoindre chez Agassiz, auquel il rendit de grands services dans ses études anatomiques et embryologiques des poissons d'eau douce.

« Notre position était singulière », m'écrit Carl Vogt, en parlant de cette époque de sa vie, « rien de fixe, rien de convenu d'avance en fait de traitement et d'astrictions, nous faisions ce qui se présentait, travaillant comme des forcenés. Lorsqu'il avait de l'argent, Agassiz nous en donnait.... et voilà. »

Les lignes suivantes, que j'emprunte à M. C. Vogt (1), peindront mieux que je ne puis le faire la vie de ces savants : « Pendant cinq ans, de 1839 à 1844, nous avons travaillé côte à côte d'un rude labeur, Desor et moi. A des qualités supérieures d'intelligence scientifique et à des élans merveilleux d'initiative, Agassiz ne joignait guère la ténacité au travail, ni l'esprit de suite, nécessaires à l'achèvement des travaux commencés. Toujours bouillonnant et concevant des projets nouveaux, dans lesquels il s'engageait tête baissée, sans calculer les difficultés matérielles, Agassiz se relâchait dès qu'un travail était en train, pour courir après un nouveau projet. Poissons fossiles, poissons d'eau douce, échinodermes vivants et fossiles, mollusques fossiles, glaciers, nomenclature zoologique, tous ces ouvrages et tant d'autres demandaient d'être menés de front pour satisfaire les souscripteurs, qui avaient droit à un nombre déterminé de planches et de feuilles d'impression. C'était une véritable fabrique scientifique, si j'ose m'exprimer ainsi ; mais, malheu-

(1) Discours à l'Institut national genevois, le 23 mai 1882.

reusement, ni le nombre des ouvriers, ni le capital et le fonds de roulement ne pouvaient suffire aux exigences de la production. »

« Avec une merveilleuse élasticité, Desor s'était initié à toutes les branches des sciences naturelles cultivées sous l'inspiration d'Agassiz, lesquelles, jusque-là, lui avaient été presque complètement étrangères. Il rédigeait tous les textes, composait les descriptions des fossiles, soignait la correspondance, tenait les comptes, surveillait l'imprimerie et la lithographie, bref, il était devenu, en quelques mois, la cheville ouvrière de notre laboratoire, autour duquel se groupait, je puis bien le dire, tout ce que la principauté de Neuchâtel possédait d'hommes s'intéressant aux sciences. Infatigable au travail, Desor était en même temps un compagnon aimable et dévoué, ayant toujours le mot pour rire et maniant avec bonhomie la plaisanterie et même l'ironie gracieuse. »

*
* *

On se souvient que les recherches d'Agassiz sur les glaciers datent de 1837. Mis sur la voie par MM. de Charpentier et Venetz, son âme enthousiaste s'embrasa à la vue de ce champ nouveau et superbe d'investigations, et il profita de la réunion à Neuchâtel de la Société helvétique des sciences naturelles, dont il était le Président, pour rompre en visière avec les doctrines admises et proclamer avec véhémence la théorie glaciaire, avec toutes les conséquences qu'elle entraînait à sa suite. La résistance de ses adversaires ne fit qu'augmenter son audace; pour répondre aux objections par des faits irrécusables, il entreprit une série d'explorations des glaciers de

l'Oberland bernois et du Valais, et finit par s'établir sur le glacier de l'Aar en 1840. Il y revint passer six semaines en 1841, et les années suivantes, jusqu'en 1846. Dans toutes ces expéditions, Desor fut le compagnon intrépide et fidèle d'Agassiz, dont il était le disciple dévoué; mais il ne se borna pas à ce rôle effacé et il se mit bientôt en vue à sa manière.

Pendant qu'Agassiz publiait, pour les savants, les résultats de ses études, Desor, s'adressant aux gens du monde, faisait paraître, en 1844, un fort volume de plus de 600 pages, sous le titre : « *Excursions et séjours dans les glaciers et les hautes régions des Alpes* », bientôt suivi d'un second, moins étendu : « *Nouvelles excursions et séjours dans les glaciers* », etc. Ces deux volumes, aujourd'hui introuvables en librairie, reçurent le meilleur accueil et donnèrent de leur auteur l'opinion la plus favorable, aussi bien comme naturaliste que comme écrivain. Il ne se bornait pas à raconter la vie de chaque jour de ces pionniers de la science au milieu des déserts de glace, leurs observations, leurs expériences, leurs ascensions sur les cimes vierges, pour mieux débrouiller ce monde des Alpes, alors peu connu; il savait introduire dans ses récits toujours attachants, pleins d'humour germanique et d'esprit français, des notions scientifiques exactes, exposées au courant de la plume, sans prétention, comme une causerie, d'un style simple, sobre et clair. Par cet ouvrage, il contribua pour beaucoup à vulgariser les théories nouvelles, à attirer l'attention du public vers les scènes sublimes des hautes Alpes, à enflammer les imaginations et à provoquer le mouvement actuel des Clubs alpins. Avec les Voyages en zig-zag de R. Tœpfer, ses livres peuvent être consi-

dérés comme le point de départ et le modèle des récits publiés dès lors sur les mêmes sujets.

*
* *

Durant les années qui s'étaient écoulées depuis l'arrivée de Desor à Neuchâtel, il avait fait de grands progrès; son travail incessant, sa vive intelligence, le milieu dans lequel il vivait, sa puissante faculté d'assimilation, sa mémoire remarquable en avaient fait un savant. La société d'Agassiz, de Carl Vogt, de Ch. Braun, le beau-frère d'Agassiz, des deux Schimper, les explorations de plusieurs semaines dans les régions les moins connues des Alpes avec Arnold Escher de la Linth et Bernard Studer, les deux grands géologues suisses, valaient mieux que des cours d'université. Il avait appris à observer, à voir les objets tels qu'ils sont, sans parti pris, à les comparer, à les analyser. Plus tard, il considérait cette faculté comme la première qualité du naturaliste, et ne cessait de la recommander aux jeunes gens. Mais il ne se bornait pas à garder pour lui ses observations et les conclusions qu'il en tirait; dès son arrivée à Neuchâtel, il devint membre de notre société, dont il fut un des secrétaires, et il y fit, sur les sujets les plus variés, de fréquentes communications, dont on peut voir le détail dans nos procès-verbaux manuscrits antérieurs à 1840, et dans les Bulletins publiés d'une manière continue à partir de cette date.

Il était membre également de la Société helvétique des sciences naturelles, et il ne manquait pas d'accompagner Agassiz dans ces réunions mémorables, tantôt dans une ville, tantôt dans une autre, où les questions les plus graves de la science étaient discutées par

les voix les plus autorisées et les savants les plus en vue.

*
* *

Lorsque le départ d'Agassiz pour l'Amérique fut résolu, en 1846, il fut entendu que Desor l'accompagnerait. Il le suivit d'abord à Paris, où ils passèrent l'hiver occupés à terminer des publications commencées; mais avant de quitter l'Europe, il visita seul la Suède et la Norvège pour étudier dans la grande péninsule du Nord les traces de l'ancienne extension des glaciers. Les résultats de ses investigations sont exposés dans des lettres qu'il adressa d'Amérique à son ami M. Arnold Guyot, alors professeur à l'académie de Neuchâtel, et qui ont paru dans la *Revue-Suisse* en 1847.

Arrivé en Amérique, il reprit sa place auprès d'Agassiz chargé par le roi de Prusse d'une mission scientifique, consistant à entreprendre des explorations et à recueillir des collections d'objets d'histoire naturelle pour les Musées de Berlin et de Neuchâtel. Mais l'amitié qui les unissait depuis dix ans s'altéra par diverses causes, une rupture survint, et tandis qu'Agassiz acceptait une chaire à l'université de Cambridge, Desor entra au service du gouvernement des Etats-Unis. Il fut d'abord employé dans la marine à bord d'un navire de guerre, le *Bibb,* destiné au relevé des côtes. On l'avait chargé d'étudier la structure des bas-fonds et de recueillir les animaux qui habitent les diverses profondeurs. Les collections qu'il rassembla lui fournirent la matière de plusieurs mémoires zoologiques et embryologiques sur les Némertes et les Méduses.

En 1849, il fut adjoint au relevé géologique de la

presqu'île du Michigan, sous la direction de MM. Foster et Whitney. Il se chargea spécialement de l'étude des terrains récents sur les bords du Lac Supérieur. Ses recherches font partie des rapports officiels adressés au secrétaire du Département de l'Intérieur à Washington, et ses explorations dans la forêt-vierge ont fait le sujet de plusieurs récits fort intéressants qui ont paru dans la *Revue Suisse* (1).

Cette tâche terminée, il entra, avec son ami Léo Lesquereux, au service du bureau (Survey) géologique de la Pensylvanie, sous la direction de l'éminent géologue H. Rogers, qui avait pour mission spéciale l'étude du bassin houiller de Pottsville.

Durant les six années qu'il passa aux Etats-Unis, toute la belle saison était consacrée à des études sur le terrain, mais l'hiver venu, il s'établissait à Cambridge, près de Boston, où il noua des relations avec les hommes les plus éminents de l'Université. Il devint membre de l'Académie et de la Société d'histoire naturelle de Boston, et prit part aux travaux de ces différents corps savants. C'est alors qu'il se lia d'une étroite amitié avec Théodore Parker, le célèbre prédicateur unitaire, l'éloquent promoteur de l'abolition de l'esclavage, qui devint plus tard son hôte à Combe-Varin, avant d'aller mourir peu après à Florence.

*
* *

Il est probable que si rien ne l'eût rattaché à l'ancien monde, Ed. Desor aurait fini ses jours en Amérique, où il aurait fait une belle carrière. Mais il avait son frère aîné, le Dr Fritz Desor, qui était venu

(1) C'étaient des lettres adressées à son ami Fritz Berthoud.

s'établir à Boudry, où il avait épousé, en 1850, Mlle Charlotte de Pierre, d'une ancienne famille noble de Neuchâtel. Elle lui apporta la fortune dont il était dépourvu, une demeure en ville, une autre à la campagne, dans le joli village de Bôle, et dans la vallée des Ponts, ce chalet de Combe-Varin, destiné à devenir célèbre. Mais la maladie ne les laissa pas jouir en paix de leur union; madame Desor mourut au bout de deux ans de mariage, sans laisser d'enfants et en faisant abandon de ses biens à son mari. Atteint lui-même d'une maladie grave, le docteur appela son frère, qui revint en Europe en 1852.

De grands changements avaient eu lieu dans notre pays pendant son absence; la république avait succédé, en 1848, au gouvernement monarchique, et les autorités de la bourgeoisie de Neuchâtel, autrefois si redoutables aux hommes d'opinions avancées, étaient devenues progressistes et débonnaires. A peine arrivé, Desor eut lieu de s'en apercevoir; on alla au-devant de ses désirs en le nommant professeur de géologie. Cette décision fut prise au sein du Conseil administratif de la Commune, sur la proposition du professeur Henri Ladame, appuyée par M. Louis Coulon, notre Président.

Cette nomination, à laquelle il fut très sensible, le rattacha à notre pays et à notre ville par des liens puissants; un intérêt nouveau surgit dans sa vie, jusqu'alors errante et sans but déterminé. Il avait des élèves qui lui témoignaient de l'affection, qui le consultaient à propos de leurs études, qui lui confiaient leurs projets d'avenir, parfois aussi leurs inquiétudes et leurs misères. Il les dirigea, les aida de ses recommandations et de sa bourse, il les aima et fut fier

de leurs succès. Il fallait cela pour transformer l'explorateur cosmopolite en professeur neuchâtelois, vivant de notre vie, épousant nos intérêts, s'associant d'esprit et de cœur à nos efforts pour réaliser tous les genres de progrès.

Une autre circonstance contribua à faire du réfugié allemand un citoyen neuchâtelois. Son frère mourut en 1858 et, par son testament, lui légua toute sa fortune, dont une partie était représentée par des immeubles de valeur.

Cette situation nouvelle lui donnait non-seulement l'indépendance, mais une large aisance, une position qui le mettait en vue, et qui devait lui attirer les honneurs et les charges qui vont toujours ensemble dans nos petites républiques. Il se fit naturaliser Neuchâtelois et reçut le don gratuit de la commune des Ponts en 1859. Elu député au Grand Conseil, il en fut deux fois le Président. Lors de la fondation de la nouvelle Académie en 1866, il fut appelé à présider le Conseil supérieur, et prit une part très active à l'organisation et à la création des enseignements et des programmes.

Pour être plus libre dans ses actes, il se démit de ses fonctions de professeur ordinaire. La Confédération l'appela en même temps à faire partie du Conseil de l'Ecole polytechnique de Zurich.

Il eut l'honneur de représenter notre canton, d'abord dans le Conseil des Etats, puis, à plusieurs reprises, dans le Conseil national. Enfin, en 1874, il fut élu Président de l'Assemblée fédérale.

Il prit aussi sa part des affaires municipales, comme membre du Conseil général, et comme Président et Vice-Président de ce corps. Il était membre de la

Commission d'Etat pour l'enseignement supérieur, de la Commission de l'Observatoire, de la Commission d'éducation, Vice-Président de la Société des sciences naturelles; il présida la Société cantonale d'histoire et d'archéologie, lors de sa fondation en 1864, et faisait partie, en vrai citoyen, de cette multitude de comités et de fondations qui ont un but économique ou d'utilité générale, et qui sont la manifestation honorable, mais souvent fatigante, de notre vie publique. Il fut aussi un conférencier zélé sur toute espèce de sujets qu'il exposait sans prétentions, avec une bonhomie et une simplicité toutes populaires et en se mettant à la portée des plus humbles.

*
* *

L'activité d'Edouard Desor ne fut pas trop entravée par ses nouvelles fonctions; on peut en juger par ses publications et par l'abondance de ses communications à la Société des sciences naturelles et à la Société helvétique. Les Bulletins de ces deux corps en font foi.

A peine rentré en Suisse, il reprit ses travaux de prédilection, savoir d'une part ses recherches orographiques et d'autre part ses études sur les oursins, auxquelles il avait consacré de longues veilles avant son départ pour l'Amérique et pendant son séjour dans le Nouveau-Monde. Il visita dans ce but les différentes collections de l'Europe et publia en 1854-1856 son « *Synopsis des Echinides fossiles* », avec 44 planches superbes, qui est devenu un répertoire raisonné de toutes les espèces connues, et un guide qui a rendu bien des services aux géologues.

Cet ouvrage valut à son auteur le diplôme de doc-

teur honoraire, lors du quatrième jubilé de l'université de Bâle.

Peu après, il s'associa avec M. P. de Loriol pour la publication de la Monographie des Echinides de la Suisse : *Echinologie helvétique*, publication de luxe avec de nombreuses planches, qui en est à son 3me volume in-4o. Les deux derniers sont l'œuvre de M. de Loriol seul.

De cette époque date sa classification des cavernes et des lacs, qu'il distingue en lacs *d'érosion*, de *vallon*, de *combe*, de *cluse*, et ses recherches, entreprises avec son ami Arnold Escher de la Linth, sur le rôle du fœhn dans les Alpes, et son origine présumée saharienne. Ce fut l'un des motifs de l'expédition de plusieurs mois en Afrique, entreprise vers la fin de 1863 par Ed. Desor, Escher de la Linth, et Ch. Martins, et qui les conduisit d'Alger et de la Kabylie, à Constantine, à Biskra et jusqu'à l'oasis de Touggourt en plein désert. Le récit de ce voyage important a été publié en allemand par Ed. Desor, sous forme de « *Lettres adressées à Liebig* », en 1865.

*
* *

Un nouveau domaine, plein d'intérêt et de mystère venait en même temps s'offrir aux investigations du savant. Je veux parler des antiquités lacustres que M. Ferd. Keller, de Zurich, venait de révéler (1), et que le colonel Schwab et M. Troyon avaient reconnues dans les lacs de Bienne, de Morat et de Neuchâtel. Ed. Desor songea à notre Musée qui restait vide pendant que tant d'autres, au dehors, s'enrichissaient à

(1) En 1854.

nos dépens. Il ne craignit pas de faire des frais considérables, il eut ses pêcheurs, et parvint à réunir une collection qui, grâce au choix et à la conservation des spécimens, est devenue un objet d'envie même pour des têtes couronnées. La pierre, le bronze, le fer, la céramique y sont largement représentés, et c'est avec un juste sentiment d'orgueil, et en rendant hommage à celui qui l'a réunie avec tant de patience et de soin, que notre Président et Directeur du Musée a réuni cette belle collection à celles que nous possédions déjà.

Les résultats des recherches d'Edouard Desor dans ce domaine des cités lacustres furent consignés par lui dans les *Palafittes, ou constructions lacustres du lac de Neuchâtel*, avec 95 gravures sur bois intercalées dans le texte. Cet ouvrage, publié en 1865 par Ch. Reinwald, à Paris, fut bientôt traduit en allemand et en anglais.

La fièvre des lacustres dépassant nos frontières, Desor fut appelé successivement en Savoie, en Italie, en Allemagne, pour s'assurer si les lacs de ces contrées renfermaient aussi leur part d'antiquités. Accompagné de son pêcheur Benz Kopp, qui déployait dans cette recherche l'instinct et l'adresse d'un Mohican, il n'eut pas de peine à constater la présence de pilotis, de poteries, de silex façonnés, d'objets en bronze, qui lui permirent d'identifier ces débris avec ceux des lacs de la Suisse, et de démontrer ce qu'il y a de général et d'universel dans cette première étape de l'humanité.

Un autre ouvrage, conséquence des mêmes recherches, est « *le bel âge du bronze lacustre en Suisse* », par Ed. Desor et L. Favre, publication in-folio, avec

de grandes planches en chromolithographie, qui a paru en 1874 sous les auspices de la Société cantonale d'histoire, et qui donne une idée nette de l'industrie et des progrès des anciens habitants de nos lacs.

*
* *

Outre des armes, des ustensiles, des vêtements, des débris d'aliments, des ossements d'animaux, les découvertes lacustres avaient exhumé des ossements humains, en particulier des crânes assez bien conservés. Il en avait été de même des fouilles opérées dans les cavernes et dans les sépultures préhistoriques. A quelles races d'hommes appartenaient ces débris? Il y avait là un problème dont la solution intéressait à la fois l'historien et le naturaliste. Telle est la pensée qui animait le congrès de la Spezzia en 1865, lorsque, sur la proposition du prof. Capellini, de Bologne, il décida que l'étude des antiquités préhistoriques formerait désormais une section à part dans le programme des associations scientifiques, que la première réunion du congrès aurait lieu à Neuchâtel en 1866, et qu'Ed. Desor en serait le Président.

C'est ce qui eut lieu, et cette assemblée, qui coïncida avec la réunion, dans notre ville, de la Société helvétique des sciences naturelles, sous la présidence de M. Louis Coulon, fut le point de départ du « congrès international d'anthropologie et d'archéologie préhistorique » qui s'est réuni successivement à Paris, à Copenhague, à Stockholm où Ed. Desor eut l'honneur d'être nommé Vice-Président, et dans d'autres capitales.

*
* *

En poursuivant ses recherches préhistoriques dans les lacs de la Haute-Italie, l'attention de Desor fut éveillée par la configuration de cette contrée si variée, si pittoresque, qui se déroule au pied des Alpes lombardes, et dont la beauté des paysages est justement célèbre. Le relief remarquable de cette zone montueuse, qui fait la transition entre les montagnes et la vaste plaine du Pô, le frappa. Habitué à juger de la nature du sol par les accidents de la surface, il ne tarda pas à reconnaître, et les fouilles pratiquées en divers points l'ont démontré, que les formes si particulières de la Brianza, par exemple, ses collines, ses petits lacs arrondis, sont dues à des moraines, déposées par les anciens glaciers des Alpes, qui se prolongeaient autrefois jusque là. Le nom de *paysage morainique* qu'il leur appliqua et qui a passé dans la langue des géologues, en exprime l'origine. Il a retrouvé cette forme orographique, avec tous ses caractères, au pied nord des Alpes, mais sur une plus petite échelle, particulièrement entre Thoune et l'entrée du Simmenthal, dans la contrée si variée de Blumenstein, d'Uebischi, d'Amsoldingen, avec ses petits lacs et ses collines arrondies, qui peut être citée comme le type du genre. Toute cette théorie est consignée dans une brochure avec cartes, qui parut en 1875 sous le titre « *Paysage morainique* ».

Je n'en finirais pas si je voulais énumérer les travaux d'Ed. Desor, ses communications éparses dans une foule de publications : en particulier dans les Bulletins de la Société géologique de France, dont il était membre correspondant, les archives des sciences de la Bibliothèque universelle, les Bulletins de la Société helvétique des sciences naturelles, les Bulletins

et mémoires de notre société. Je me bornerai à mentionner ses mémoires sur l'étage du Valangien, qui lui doit son nom (1853), sur la distribution des animaux marins, sur les tunnels du Jura et la part que la géologie a eue dans leur tracé, sur l'orographie des Alpes, sur l'orographie et la géologie du Val-de-Travers et des Gorges de l'Areuse, sur la physique du globe, ses tableaux géologiques du canton de Neuchâtel, ses études des mines d'asphalte du Val-de-Travers, ses recherches et études géologiques des environs de Nice, etc.

Il n'y a donc pas lieu d'être surpris que ces travaux aient attiré l'attention des savants hors de notre pays, et lui aient valu des distinctions et des diplômes dont la liste est longue (1).

Mais il est, entre tous, un monument glorieux auquel il a apporté sa coopération pendant vingt années, c'est la carte géologique de la Suisse. Cette œuvre grandiose avait été confiée à une commission de la Société helvétique des sciences naturelles, qui recevait dans ce but une allocation fédérale. Elle était composée de MM. Bernard Studer, de Berne, président, Pierre Merian, de Bâle, Arnold Escher de la Linth, Ed. Desor, Alphonse Favre, de Genève, et M. P. de Loriol. A la mort de Escher, M. le professeur Lang, de Soleure, le remplaca. Chaque année, cette commission avait deux réunions: l'une au printemps pour élaborer le programme de la campagne d'été, et préparer la besogne des géologues qui travaillaient sur

(1) Ces diplômes, reliés en album, sont au nombre de 52, dont 16 de membre de sociétés savantes, 18 de membre honoraire, 18 de membre correspondant, plus un diplôme de bourgeois honoraire de Friedrichsdorf, 1861, et un de citoyen de Bologne, 1872.

le terrain durant la belle saison, l'autre en automne pour procéder à l'examen et à la coordination des travaux de l'été. Ces réunions avaient lieu à Neuchâtel, comme point central, et chez M. Desor. Elles duraient deux ou trois jours, pendant lesquels il donnait à ses collègues une hospitalité cordiale et fraternelle, et les hébergeait tous sous son toit. Ceux qui ont eu le privilège d'assister à ces assemblées des vétérans de la science dans notre patrie en ont emporté un souvenir ineffaçable. Il était beau de voir le Président, M. B. Studer, encore vif et alerte, en pleine possession de toutes ses facultés, malgré ses 83 ans, diriger les délibérations et tenir dans ses mains tous les fils de cette œuvre compliquée et ardue; et M. Pierre Merian, presque du même âge, aussi assidu, aussi zélé qu'au début de leurs travaux. Et quelle affection ils avaient tous l'un pour l'autre, quelle déférence, quelle urbanité régnaient parmi eux. J'ai été témoin de leur deuil à la mort de l'excellent Escher de la Linth, de leur douleur en apprenant que la santé d'Ed. Désor inspirait des inquiétudes; enfin, j'ai reçu récemment de la plupart d'entre eux des lettres exprimant leur profonde estime pour le collègue qu'ils viennent de perdre, leur sincère affection et leurs regrets. Il y a quelques années, ils lui avaient offert comme témoignage de leur amitié et de leur reconnaissance une magnifique coupe, à la fois œuvre d'art et objet de valeur.

La commission fut réunie pour la dernière fois, à Neuchâtel, le 21 mai 1881; lorsqu'ils se dirent adieu, ces vieux amis, qui avaient tant travaillé ensemble, éprouvaient cette émotion pénible qui précède une éternelle séparation.

*
* *

Depuis son retour d'Amérique, Ed. Desor fixa sa résidence à Neuchâtel, près du Crêt, dans une maison acquise par son frère et dont le jardin s'étendait jusqu'au lac. Sauf le rez-de-chaussée, il l'occupait tout entière, et y logeait ses collections de fossiles et d'antiquités, qui font aujourd'hui partie de notre Musée. Après la mort de son frère, il s'arrangea de manière à passer l'été à Combe-Varin, domaine alpestre avec prairie, tourbière et forêt de sapins séculaires, situé dans la vallée des Ponts, à une heure de marche au-dessus du village de Noiraigue. L'habitation, fort simple, se distingue à peine des autres maisons rurales de la contrée et de celle du fermier toute voisine; elle contenait huit ou neuf pièces, la plupart meublées de la façon la plus rustique. C'est là qu'il aimait à passer quatre mois de l'année, au milieu des travaux des champs, voyant de sa fenêtre les faucheurs qui tranchaient en mesure l'herbe des prés en juillet, l'orge et l'avoine à la fin d'août, les ouvriers qui exploitaient la tourbe des marais, et en formaient de noires pyramides pour la sécher au soleil. Il surveillait aussi ses bûcherons, lorsqu'il se décidait, bien à regret, à couper quelques sapins ou quelques hêtres dans sa forêt, une des plus anciennes du canton et à laquelle il vouait toute sa sollicitude.

A peine installé, les visites affluaient, venant de tous les points du globe. Le chalet était parfois rempli d'amis tout étonnés de se rencontrer dans ce lieu solitaire, mais heureux de quitter la plaine embrasée, et de respirer l'air pur de la montagne à 3000 pieds au-dessus de la mer. Quelques-uns, les plus intimes, venaient en famille, et la demeure du célibataire endurci s'embellissait de la présence des dames, qui

ajoutaient par leur grâce aux agréments de ce séjour. C'étaient les beaux jours de Combe-Varin, célébrés avec humour par la plume spirituelle de Carl Vogt, de Carl Mayer, de Stéphan Born qui, chaque année, y faisaient leur pèlerinage. Inutile de dire que les amis de Desor étaient pour la plupart des savants, des écrivains, des hommes politiques, et que la conversation de tant de personnages distingués présentait le plus vif attrait.

L'idée de réunir en volume les sujets de quelques-unes de ces conversations, qu'on ne s'attendrait certes pas à rencontrer dans une retraite vouée, semble-t-il, à une villégiature indolente, fut mis une fois à exécution, et c'est ainsi qu'a été publié, en 1861, « l'Album de Combe-Varin, » qui contient des morceaux de la main de Th. Parker, de J. Moleschott, de Ch. Martins, de J. Venedey, de A. Gressly, de Schönbein et de Desor lui-même, en allemand et en français. Th. Parker, malade de la poitrine, avait en effet passé six semaines en 1859 dans le chalet de son ami avec les auteurs de ces notices; il y avait fait la connaissance du Dr Küchler, chef de l'Eglise catholique allemande, de Heidelberg, et s'était lié avec lui d'une amitié aussi étroite qu'elle devait être courte. On sait que Küchler mourut subitement à Nidau en quittant Combe-Varin pour retourner dans sa famille. Le prédicateur unitaire devait le suivre de près.

La règle de Combe-Varin était la plus grande liberté: on ne se réunissait guère qu'aux repas. Dans les intervalles, chacun s'en allait de son côté chercher des fleurs, des mousses, des fossiles, ou faire une lecture sous les arbres de la forêt. Revenant aux occupations de sa jeunesse, Parker, qui reprenait des forces, ma-

niait la hache américaine et abattait des sapins. Le soir, après le souper, ou dans la journée lorsque le temps n'était pas favorable, on se réunissait autour de la table de la chambre à manger. Parker était le plus zélé à soulever des sujets de discussion, et tel était son désir de connaître qu'il obtenait facilement de tous les assistants des communications en règle sur leurs études les plus familières.

Telle fut pendant vingt-trois ans la vie menée à Combe-Varin par le propriétaire et par ses hôtes; c'est un élément important de la biographie de Desor, et une manifestation de son caractère, de ses goûts élevés, de la largeur de son esprit et de son cœur. Les commérages, les conversations oiseuses ne trouvaient pas leur place dans ce milieu intellectuel. En temps ordinaire Desor se levait de bonne heure, travaillait sans désemparer toute la matinée, corrigeant des épreuves, rédigeant des mémoires, écrivant des lettres ou dictant. Chaque jour le courrier lui apportait de gros paquets de brochures, de journaux, de lettres, auxquelles il répondait sans renvoyer. L'après-midi était consacrée aux promenades ou aux excursions, soit à pied, soit en voiture, et toujours elles avaient un but scientifique; aussi rentrait-il rarement les mains vides. Si le temps était incertain, il aimait à faire une partie de boules (*bocce* des Italiens), où il excellait et même se passionnait. C'était aussi un excellent exercice hygiénique. Chaque soir, il notait les événements de la journée, ses observations, le résultat de ses lectures. Le journal de sa vie est ainsi renfermé dans une pile de carnets qu'il a laissés à son héritier principal, avec sa correspondance qui

est énorme, et la copie à la presse de toutes les lettres qu'il écrivait.

Cette disposition à tout inscrire et à se créer ainsi des souvenirs durables explique le plaisir qu'il avait à consacrer un arbre aux visiteurs de distinction, et à peindre leur nom sur l'écorce. J'ai la conviction que c'était plus par culte des souvenirs que par ostentation qu'il a créé cette « Allée des naturalistes », à laquelle Carl Vogt a dédié des pages charmantes. Ces tilleuls, ces frênes, ces sapins, ces hêtres, ces aliziers qui bordent le chemin entre le *haut de la Côte* et Combe-Varin, et qui portent les noms de Parker, de Liebig, de Wöhler, de Dowe, de Wirchow, de Lyell, de Siebold, de Tyndall, de Moleschott, de Schönbein, d'Eisenlohr, de Ch. Martins, de Pictet, de Escher de la Linth, de P. Merian, de B. Studer, de W. Schimper, de Bolley, de Carl Vogt, d'Alph. Favre, de Stoppani, de de Loriol, de L. Coulon, de Mortillet, de Siljestrœm, de Lymann, de Gressly, de Gozzadini, de Capellini, de Bright, de Célestin Nicolet, de Ch. Godet, de Léo Lesquereux, d'A. Guyot, du colonel Siegfried, de Fritz Berthoud, de Reinwald, du Conseil fédéral, du Congrès postal, etc., etc., ne représentent-ils pas une époque et l'activité scientifique de la seconde moitié de notre siècle en Suisse et même en Europe? Chaque année, ll fallait repeindre ces inscriptions qui souffraient des intempéries de l'hiver et de l'accroissement de l'écorce. Desor considérait ce soin comme un devoir pieux, l'auteur de ces lignes l'a aidé maintes fois dans cette besogne; et lorsqu'il fallait tracer une croix noire sur un nom, pour indiquer que la mort avait fait son œuvre, son visage devenait sérieux, et, d'une voix émue, il rappelait par quelques mots entrecoupés, et comme

se parlant à lui-même, les mérites du savant, les qualités de l'ami qu'il avait perdu.

*
* *

Ed. Desor avait dépassé la quarantaine lorsqu'il revint d'Amérique; c'est l'âge où les hommes qui ont beaucoup voyagé et fait une grande dépense de force musculaire, sont sujets à la goutte, dès qu'ils adoptent un genre de vie plus sédentaire. Tel est le sort de la plupart des militaires, des naturalistes, des chasseurs. Desor n'en fut pas exempt; il en eut des attaques assez fréquentes, très douloureuses et souvent fort longues, qui commencèrent à ébranler sa vigoureuse constitution. Il supportait son mal et sa réclusion forcée avec une patience, une sérénité auxquelles on était loin de s'attendre de la part d'une nature si vivace et si active. Un trait qui le caractérise c'est l'attachement que lui portaient ses animaux domestiques, chiens, chats, oiseaux, qui lui tenaient alors fidèle compagnie et qui obéissaient à tous ses ordres. Parfois ses accès de goutte le surprenaient d'une façon bien inopportune, ainsi à Alger, au moment de partir pour Constantine et le Sahara, et en 1867, lors de l'Exposition universelle et du Congrès anthropologique de Paris, où je le laissai pouvant à peine marcher. Comme il était appelé à entreprendre souvent de grands voyages, il parvint à conjurer les retours de cette terrible maladie, en s'astreignant au régime des délayants. Sur les conseils de son ami, le Dr Vogt, il buvait chaque jour plusieurs litres d'eau, sous la forme de tisanes qu'il variait pour ne pas les prendre en dégoût. Il en avait une telle habitude qu'il en

prenait la nuit, à plusieurs reprises, sans être complètement réveillé.

Mais le mal qui le menaçait prit une autre forme, et se manifesta dès 1876 par des abcès fort incommodes aux mains et à la tête. Je vis un jour son médecin en ouvrir plusieurs par de profondes incisions qui le laissèrent avec les deux mains bandées et hors de service. Sa bonne humeur n'en fut pas altérée; il me dit en souriant : « Eh bien, mon cher, maintenant il faut vous résigner à être mon secrétaire, j'ai un tas de lettres à écrire ».

Lorsque sa santé éprouva de plus graves atteintes, qu'en 1877 il dut prendre les bains des eaux mères des salines à Bex, et qu'à peu de distance de là il faillit perdre la vie en tombant du wagon sur la voie; que l'année suivante il fallut se rendre à Carlsbad et y passer plusieurs semaines; lorsque enfin, en 1879, il devint urgent de passer l'hiver dans le Midi, le coup fut rude. Il le fut d'autant plus que sa vue commençant à baisser, il dut recourir à l'assistance d'un secrétaire, et qu'il pouvait prévoir le moment où ses yeux lui refuseraient tout service. Heureusement, il trouva à Nice ce qu'il ne s'attendait pas à rencontrer dans une ville adonnée au plaisir, une société d'hommes cultivés, sérieux, ayant les mêmes goûts que lui et auxquels il s'associa pour étudier l'orographie, la géologie et les antiquités de ce beau département des Alpes maritimes. Il a publié le résultat de ses observations dans divers opuscules se rapportant à la structure du littoral, à ses fossiles, aux phases qu'il a subies en particulier au delta du Var, à la mâchoire humaine de Valrose, trouvée dans des sables pliocènes, et accusant une haute antiquité. Ces occupations intéressantes

et la société qui l'entourait l'aidèrent à supporter sans trop d'ennui l'exil auquel il était condamné.

Au printemps de 1881, dès le commencement d'avril, me trouvant à Nice pour quelques semaines, j'allais le voir tous les jours. Malgré le déclin de ses forces et de sa vue, il travaillait encore; ne pouvant plus faire d'excursions lointaines, il voulait du moins terminer la délimitation des terrains du bassin de Nice, dont il coloriait le plan, et achever la coupe géologique du littoral, à partir de l'Estérel jusqu'à la frontière italienne de Vintimiglia.

A son retour au pays, et durant le mois de mai de 1881, il assista plusieurs fois aux réunions de notre Société à laquelle il fit encore des communications. C'est alors qu'il eut la joie d'avoir pour la dernière fois chez lui ses collègues de la commission fédérale de géologie, et de voir enfin la carte de la Suisse à peu près terminée. Pierre Merian manquait à l'appel; on lui envoya à Bâle un télégramme sympathique. Rien de touchant comme la dernière réunion de ces vieux amis. Avant de se séparer ils voulurent voir, avec M. L. Coulon, la salle de notre Musée consacrée à la faune de notre pays et dont la bourse d'Ed. Desor avait fait les frais.

Après avoir assisté avec un vif plaisir à la belle réunion de la Société d'histoire à Môtiers, présidée par son ami Fritz Berthoud, il passa l'été à Combe-Varin, où il eut encore de nombreux visiteurs, et le 1er novembre il partait pour Nice. Malgré des accidents inquiétants, survenus en octobre, il supporta le voyage beaucoup mieux qu'on ne pouvait s'y attendre; durant les premières semaines il y eut même une amélioration notable dans son état. Mais les ac-

cidents reparurent, la faiblesse s'aggrava, la respiration devint pénible, l'ancienne vivacité ne se montrait que par éclairs.

Enfin, le 23 février de cette année, il succomba à une pneumonie qu'il avait prise dans son appartement (1), et qui l'emporta dans l'espace de quelques jours. Des amis dévoués, entre autres M. Reinwald, libraire à Paris, accourus en hâte, s'occupèrent de ses obsèques et de sa sépulture dans le cimetière du Château, à Nice. C'est là qu'il repose. De là le regard domine l'admirable bassin de Nice, encadré d'un côté par les Alpes maritimes, de l'autre par la mer aux flots d'azur, où voguent paresseusement les navires. Le soleil du Midi caresse de ses rayons les oliviers et les palmiers qui ombragent ce site; la brise du soir y apporte les chants des pêcheurs, le parfum des roses et des orangers.

La ville de Neuchâtel ne tardera pas à élever sur cette tombe un modeste monument, témoignage de sa sincère gratitude. Un bloc erratique de nos montagnes, rappelant les travaux de notre ami et ses études de prédilection, veillera sur sa cendre. Je termine en exprimant le vœu que l'inscription qui y sera gravée rappelle l'affection de notre Société pour Ed. Desor, notre tristesse et nos regrets.

Puisse son exemple trouver des imitateurs.

(1) Rue du Temple 16, au deuxième étage.